

femmes. Elles comprirent aussitôt qu'elles avaient sous les yeux une fille en proie au plus sombre désespoir auprès de son père assassiné et elles furent saisies d'une profonde pitié pour cette grande et touchante infortune.

L'une d'elle, d'une voix émue, questionna Pauline. Elle n'obtint aucune réponse et la jeune fille ne sembla même pas l'entendre.

Alors elle la prit par les deux mains et la souleva doucement pour l'engager à se relever. Pauline n'opposa aucune résistance et se tint debout pendant un ou deux secondes ; mais, aussitôt que la femme compatissante eut cessé de la maintenir dans cette position, elle se laissa tomber à genoux.

Convaincus qu'il n'y avait rien à tirer de la jeune fille, les nouveaux venus s'occupèrent du vieillard et ne tardèrent point à acquérir la certitude qu'il respirait encore.

Des soins intelligents lui furent à l'instant prodigués. On lui fit respirer des sels, et bientôt une faible contraction des narines et un léger tressaillement des paupières, annoncèrent que son long évanouissement allait prendre fin.

En effet ses yeux s'ouvrirent ; il vit Pauline à côté de lui ; un sourire d'une expression presque ravie vint à ses lèvres ; il lui fut possible de balbutier son nom, d'indiquer son adresse, puis il s'évanouit de nouveau.

Quelques instant après, deux hommes, portant sur une civière le corps de M. Talbot, se dirigeaient vers la rue de Vandôme, et Pauline, morne, glacée, indifférente en apparence et ne semblant rien comprendre à ce qui se passait sous ses yeux, suivit cette civière à travers les rues de la ville en deuil.

Au bout d'une heure le triste cortège franchissait le seuil du petit jardin et s'arrêtait sous les tilleuls, à l'entrée du pavillon de briques.

La vieille gouvernante, madame Audouin, pleurait à chaudes larmes et se tordait les mains en gémissant.

Pouvait-il exister un spectacle plus lugubre que celui qui s'offrait à elle ? Nous ne le croyons pas.

La veille au soir, une adorable enfant, fraîche et parée, radieuse et triomphante, quittait cette humble demeure au bras de son père que le contact de tant de verdure et de joie rajeunissait.

Quelques heures à peine s'étaient écoulées, et voici qu'on rapportait le vieillard mourant, mort peut-être ! et la jeune fille était folle !

Le corps de M. Talbot fut étendu sur un lit qu'on se hâta d'improviser dans le petit salon du rez-de-chaussée. Pauline s'assit auprès de la fenêtre, et se mit à chanter d'une voix lente et basse les airs monotones avec lesquels on avait bercé son enfance.

Le portier Picard, très ému et très désolé de la catastrophe qui frappait les locataires qu'il tenait en haute estime, se mit aussitôt à la recherche du médecin le plus en réputation du quartier, et ne revint point sans le ramener avec lui.

Ce médecin était un homme de beaucoup de savoir et d'expérience ; il examina M. Talbot avec une attention profonde, et sa physionomie pendant son examen, ne fut rien moins que rassurante.

— Eh bien, monsieur ? lui demanda madame Audouin d'une voix tremblante et consternée.

— Madame, répondit-il, vous avez le droit d'attendre de moi la vérité, et je vais vous la dire... à moins que Dieu ne fasse un miracle, ce vieillard est perdu.

Madame Audouin leva vers le ciel ses mains jointes, et poussa un cri.

Pauline chantait toujours.

— Perdu ! répéta madame Audouin après un silence, ah ! que Dieu nous prenne en pitié !... mais pourquoi désespérez-vous si vite ? M. Talbot est vivant encore, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, il est vivant, mais par suite d'un choc terrible, résistant soit d'un accident, soit d'un crime, il existe au crâne une lésion que je regarde comme inguérissable, surtout à l'âge de M. Talbot et dans l'état d'excessif dépérissement que je constate en toute sa personne. Pour ma part, je reculerais, je l'avoue, devant une opération horriblement douloureuse, n'offrant selon moi aucune chance de succès, et à laquelle succomberait neuf fois sur dix, le jeune homme le plus vigoureux.

Ces paroles constituaient un arrêt sans appel

et ne laissaient aucune place à l'espérance. Madame Audouin le comprit. Elle baissa la tête sur sa poitrine et, suffoquée par la violence de son chagrin, elle se tut pendant un instant, puis elle demanda d'une voix que les sanglots étranglaient :

— Combien de temps sa vie se prolongera-t-elle ?

— Il m'est impossible de le préciser, répondit le médecin, mais ce temps, quel qu'il soit, sera court... je doute que M. Talbot doive voir s'achever la journée qui commence.

— Avant de s'éteindre pour toujours, reprendra-t-il connaissance ? poursuivit madame Audouin.

— Cela est à peu près sûr, et ce moment lucide pourra permettre de mettre en ordre ses dispositions dernières, s'il a négligé de le faire jusqu'à ce jour... maintenant, madame, je ne puis rien ajouter à ce que je viens de vous dire... ma présence ici devient inutile et je me retire.

— Hélas ! monsieur, murmura la gouvernante, le malheur qui frappe cette maison est plus grand, plus complet encore que vous ne pourriez le croire. Voyez cette pauvre enfant, la fille de M. Talbot.

— La fille de M. Talbot ! répéta le médecin d'un ton indigné, et, près de son père mourant, elle chante !

— Ah ! monsieur, ne l'accusez pas ! s'écria madame Audouin, ne l'accusez pas et regardez-la.

Le médecin s'approcha de Pauline qui tourna machinalement ses beaux yeux vers lui et le regarda avec une curiosité vague, sans interrompre la ronde enfantine qu'elle fredonnait à demi-voix.

Le visage immobile, le regard inerte de la jeune fille, furent pour lui toute une révélation.

— Eh ! quoi, murmura-t-il d'une voix émue, elle est folle !

Madame Audouin fit un geste de douloureuse affirmation.

— Depuis quand ? reprit le médecin.

— Depuis cette nuit.

— Que s'est-il donc passé ?

— Je l'ignore... Voici ce que savaient et ce que m'ont appris les hommes qui, tout à l'heure, rapportaient ici son malheureux père.

Le médecin écouta avec une attention profonde le récit rapide des circonstances dans lesquelles M. Talbot et Pauline avaient été trouvés.

— Ah ! dit-il ensuite, je comprends ! l'effrayante catastrophe de la nuit dernière, les dangers courus, et sans doute l'horrible spectacle de son père frappé sous ses yeux, n'auront que trop suffi pour égarer l'intelligence de cette infortunée ! Combien de fois n'ai-je pas vu naître et se développer une soudaine folie, dans des circonstances moins terribles !

— Mais, monsieur, Dieu est juste... il n'est pas sans pitié... reprit vivement madame Audouin. Il ne peut permettre, n'est-ce pas, que la chère enfant reste folle ?

— Dieu seul connaît les secrets de sa volonté, répliqua le médecin, et vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre.

— Eh ! quoi, cette intelligence si vivace, cette raison si jeune, si brillante et si pure, resteraient à jamais voilées ?

— Je me tromperais, madame, en vous disant que la guérison est probable... Mais j'affirme cependant qu'elle est possible.

— Enfin, monsieur, que faut-il faire, que faut-il essayer pour combattre cet horrible mal ?

— Rien.

— Rien, dites-vous ! ah ! je ne veux pas le croire, la science est puissante ! elle triomphe des maladies du corps... ne peut-elle triompher également de celles de l'âme ?

— Non, madame... sortie de son domaine, elle devient impuissante... l'âme lui échappe, car elle ne relève que de Dieu !... une vie calme jusqu'à la monotonie, l'absence de toute émotion vive, le séjour de la campagne, s'il est possible, voilà ce que je dois conseiller uniquement, sinon comme remèdes efficaces, du moins comme agents de guérison capables d'amener d'heureux résultats.

— Et ces résultats, monsieur, si Dieu permet qu'ils se manifestent, se feront-ils longtemps attendre ?

— Je donnerais beaucoup, madame, pour pouvoir vous répondre affirmativement, mais, de même que je vous ai donné tout à l'heure, sans hésitation, une désolante certitude à l'égard du père, je suis contraint de vous répéter qu'à l'en-

droit de la fille mon ignorance est absolue.

Ces paroles désolantes terminèrent l'entretien de la gouvernante et du médecin, et ce dernier quitta cet intérieur si cruellement éprouvé, pour aller porter à d'autres souffrances des secours, plus utiles sans doute et plus efficaces.

Aussitôt que madame Audouin se trouva seule entre M. Talbot et Pauline, elle s'agenouilla.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, avec l'élan d'une ardente foi, prenez du moins pitié de la pauvre enfant qui va rester orpheline ! Ne plongez pas son âme de seize ans dans l'éternelle nuit ! Mon Dieu, rendez-lui la raison !

XV

Six semaines s'étaient écoulées depuis les événements sinistres auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

Ceci nous amène au milieu du mois de juillet de l'année mil sept cent soixante-dix.

Pénétrons, vers les onze heures du matin, dans l'hôtel de la rue Saint-Louis et dans la chambre à coucher du baron de Lascars.

Enveloppé dans les plis d'une robe de chambre devenue trop large pour son corps amaigri, Roland était à demi étendu sur un fauteuil moelleux, à côté d'un guéridon supportant une côtelette cuite à point et une bouteille de ce vin de Bordeaux que le maréchal duc de Richelieu et le roi Louis XV venaient de mettre à la mode.

Il suffisait de jeter un regard sur le gentilhomme pour comprendre qu'il relevait à peine d'une longue et dangereuse maladie. Sa figure, prodigieusement amincie, faisait paraître son nez plus long et doublait la grandeur de ses yeux. Ses mains, très-effilées et d'une blancheur d'ivoire étaient presque diaphanes.

Cependant des signes irrécusables annonçaient que la convalescence venait de commencer et que, selon toute apparence, elle ferait des progrès rapides.

Une teinte faiblement rosée nuançait ça et là les joues pâles. Les lèvres offraient une coloration de bon augure, les yeux avaient de l'éclat, et enfin l'appétit ne manquait point au convalescent, à en juger par la façon pleine de vivacité et d'entrain avec laquelle il attaquait sa côtelette et mordait son petit pain.

En face de lui se tenait debout son premier valet de chambre, Lorrain, une serviette sur le bras, prêt à devancer ses ordres et à prévenir ses moindres désirs.

Au bout de quelques minutes il ne restait sur l'assiette de Lascars qu'un os parfaitement nettoyé et quelques miettes de pain.

Alors le baron se renversa dans son fauteuil, en poussant un soupir de béatitude, après avoir savouré un demi-verre de vin de Bordeaux, et il dit :

— Dieu me damne, Lorrain, mon garçon, je me sens meilleur appétit qu'en me mettant tout à l'heure à table, et je crois que cet appétit est de bon conseil... Allez donc, au plus vite à la cuisine me chercher une seconde côtelette.

Lorrain se dirigea vers la porte, mais, au moment de l'atteindre, il se retourna vers son maître et murmura d'un ton respectueux :

— Monsieur le baron me permettra de lui faire observer que les médecins ne recommandent pas d'observer toutes choses la sobriété la plus absolue... ils affirment qu'une nourriture un peu trop abondante amènerait infailliblement une rechute et que cette rechute serait des plus graves.

— Au diable les médecins ! s'écria Lascars avec impatience, ce sont des ânes bâtés ! ils ne savent ce qu'ils disent ! qu'on m'obéisse et qu'on se dépêche !

Lorrain était déjà sorti, il ne tarda point à réparaître avec la côtelette réclamée et un deuxième petit pain.

Lascars expédia résolument, et surtout rapidement, ce renfort de comestibles. Quand il eut achevé, la teinte rosée des joues et l'éclat du regard avaient augmenté de façon notable.

— A la bonne heure !... reprit-il alors avec l'expression d'un parfait contentement, voilà que je me sens tout à fait bien, et peu s'en faut que je ne fasse atteler mon carrosse pour aller prendre un peu le grand air sur les boulevards neufs.

— Faut-il, monsieur le baron ? demanda le va-